

Le hal des célibataires

Le sociologue béarnais Pierre Bourdieu a dit du célibat qu'il "est l'un des drames de ces dernières années qui ont touché les Pyrénéens". D'un bout à l'autre de la chaîne, portrait de quelques-uns de ces solitaires, volontaires ou non.

En latin, *cælibatus* définit à la fois l'homme seul et la vie céleste... Si le terme français peut faire référence à une période de chasteté, il désigne au sens propre la "condition d'une personne n'ayant jamais été mariée, qui ne doit pas être confondue avec la condition des personnes qui ne vivent pas en couple" (Institut national d'études démographiques). Le célibat se caractérise donc en fonction du mariage et se dit définitif lorsqu'un individu atteint l'âge de 50 ans sans avoir convolé en justes noces. Veufs et divorcés n'en sont pas, bien qu'ils alimentent les statistiques relatives aux adultes vivant seuls, particulièrement nombreux dans les Pyrénées (Institut national de la statistique et des études économiques, 1999). Près de 35 % des habitants des Pyrénées-Atlantiques sont concernés, dont une majorité de femmes. Les Hautes-Pyrénées et l'Ariège totalisent chacun près de 20 % de résidents esseulés. Dans ces régions montagnardes, "le célibat est un des drames les plus cruels que la société paysanne ait connus au cours des dernières décennies" (Pierre Bourdieu, 2002). En France, 30 % des agriculteurs sont célibataires, soit une proportion deux à trois fois plus importante que la moyenne nationale des actifs. Les temps modernes ont dévalué leurs mœurs et leurs coutumes. Corollaire direct de ce discrédit de l'univers agricole, le célibat s'est d'autant plus développé dans l'ensemble des Pyrénées, où il était déjà encouragé par la coutume. La solitude obligée des cadets s'y explique par un contexte successoral exclusif, mais c'est le célibat des aînés qui mit la société paysanne en péril à la fin du XIX^e siècle en accélérant l'émigration et le dépérissement des entreprises agricoles. Conditionné par les contraintes environnementales, le modèle foncier coutumier favorise un héritier et un seul : l'aîné de la famille. À l'heureux (-se) élu(e) revient l'intégralité des biens propres, la demeure, les terres et... un(e) conjoint(e). Les ca-

dets n'ont droit à rien et surtout pas de se marier tant qu'ils restent sous le toit familial. Ces infortunés au sens propre ne sont que "les passagers de leur propre famille", comme le résume un habitant qui préfère conserver l'anonymat. Les cadets étaient d'ailleurs appelés "esclaves" en vallée de Barèges. Certains se regroupèrent pour former ces "villages de cadets" fichés dans un environnement proche mais hostile : la fondation d'un nouvel *oustau* était toujours un bras de fer contre les *vesiaux* (voisins), regroupant les aînés. La plupart des *esterlos* (stériles, ainsi que les cadets étaient désignés en Béarn) ont émigré en masse au XX^e siècle, fragilisant tout le système social par leur absence.

Dépopulation, difficultés économiques, enclavement, système successoral, attachement aux parents et au sol, ont fait le lit des célibataires pyrénéens. Ils seraient aujourd'hui exposés à une précarité économique dont la dimension territoriale s'exacerbe en montagne. "La coutume de transmission de l'héritage à l'aîné des enfants persiste, sous des formes déguisées, en dépit du Code civil" (Jean-François Soulet, 2006). Le sujet est aussi tabou que celui du célibat, que personne n'aborde jamais de front. Ce qui explique aussi que, depuis cinquante ans, les kermesses aux célibataires essaient (le village d'Esparros commémora l'an passé sa première "foire", tenue en 1966). Sites de rencontre et agences matrimoniales recrutent de plus en plus d'agriculteurs, mais tous les solos des Pyrénées n'en sont pas fervents adeptes. "Bonjour le romantisme", résume un endurci du cru. En ville, le célibat s'expose au salon spécialisé (Céliberté), tandis que les ruraux ont rendez-vous à celui de l'agriculture, où ils concèdent encore souffrir d'une image indécorable de rustres ploucs. Le célibataire des Pyrénées ressemble pourtant à ses montagnes : il a plus d'un visage... ■



"Célibataire, un paon ; fiancé, un lion ; marié, un âne."

(Proverbe espagnol.)



79 ans,
agriculteur
retraité,
Formigüères

Baptiste

C'est l'heure de la sieste et l'astre solaire inonde la vallée du Capcir de ses rayons chaleureux. Baptiste Subielle en profite pour faire une pause sur le muret de la cour de sa ferme villageoise. *"J'aime mieux le soleil que l'ombre, moi"*, souffle le petit monsieur en posant les barres de fer qui font plier son corps chétif sous leur poids. Né en 1928, cet agriculteur retraité assure qu'il est *"toujours un jeune homme"*, en dépit de l'ombre de cataracte qui voile ses yeux bleutés. Bien qu'issu d'une fratrie de six enfants dont il n'est pas l'aîné, il a hérité sur le tard de la demeure familiale qui l'a vu naître et où il vit désormais. Il est aujourd'hui propriétaire de l'ensemble des bâtiments qui composent le corps de ferme, construit avant 1830. Jusqu'au décès de son père il y a une quinzaine d'années, il résidait dans l'ancienne grange annexe, devenue sienne grâce à son labeur

d'éleveur. *"La maison, c'est les brebis qui me l'ont payée."* Dans le temps, Baptiste a aussi travaillé comme manœuvre au barrage et à la carrière de Matemale. L'homme a même tenté l'aventure ailleurs. Il est "monté à Paris" comme bon nombre de ses concitoyens dans les années cinquante, sans succès d'embauche auprès de ce qui ne s'appelait pas encore le groupe Hachette. *"Je voulais toujours partir, mais il y avait toujours un aimant qui m'attirait vers ici"*, dit-il en hochant la casquette. Il trouve que le monde a bien changé et plutôt en mal. Discret sur les contraintes de sa vie de célibataire, il s'est habitué à ne s'être jamais marié. Fataliste, il assène : *"On a une vie à faire, on la fait. J'ai pas trouvé de femme, qu'est-ce que vous voulez ?"* Sa sempiternelle solitude s'émaille à présent de la présence de son neveu, qui l'aide à entretenir sa propriété. Sa sœur lui *"apporte la soupe"* régulièrement, quand il ne la prépare pas lui-même. Avec un éclat de fierté malicieuse, Baptiste assure : *"Je suis devenu bon en cuisine !"*. Le célibat a aussi ses petites victoires. ■



48 ans,
libraire,
Capvern-
les-Bains

Sylvie

Voilà vingt ans que Sylvie Blanquet s'est installée dans la librairie de Capvern-les-Bains, acquise avec son complice Jacky, avec lequel elle travaille toujours. Fille d'un mineur de Carmaux, elle partage aujourd'hui son temps entre la cité thermale et Lannemezan, sur laquelle souffle depuis deux ans Le Vent des Mats, leur nouvelle enseigne. Les rayonnages regorgent de livres érudits et engagés où politique, littérature jeunesse et sociologie font très bon ménage. Après avoir vécu dans l'Aveyron et le Tarn, Sylvie a adopté ce coin des Pyrénées, où elle est revenue plus par hasard que par choix. Elle s'y sent chez elle à présent : *"Quand je m'en vais, la montagne me manque"*. Elle apprécie aussi que la vallée d'Aure soit peuplée de femmes indépendantes depuis toujours. La libraire se souvient de sa stupéfaction à découvrir toutes ces *"mamies folles du volant"* à

une époque où la plupart des dames mariées, ailleurs, n'avaient pas leur permis de conduire. Malgré sa méchante migraine du jour, cette fine femme de 48 ans aux cheveux poivre et sel ne se départ ni de sa gentillesse ni de son humour. Elle assume pleinement sa *"sensibilité libertaire"* aussi naturelle que cultivée : *"Quand j'étais jeune, je ne voulais ni me marier, ni avoir d'enfants, ni vivre avec quelqu'un"*. Elle convient que le respect de ses vœux s'accompagne d'une solitude qui peut être pesante. *"Cela étant, célibat ne veut pas dire malheur. C'est une idée reçue, normative."* Bien qu'elle ne veuille pas vivre avec quelqu'un, *"même très amoureuse"*, elle est aussi *"sociable que sociale"*. Avec une petite lueur émue au creux de son œil de biche, cette femme à la fois discrète et volontaire concède qu'il est parfois contrariant *"non pas de vivre seule, mais de ne pas partager une intimité"*. *"Le lit d'un célibataire est le plus confortable"*, écrivait Cicéron à Atticus. Il est fort à parier que Sylvie l'approuve. ■



54 ans,
berger,
Aragnouet

Christian

Comme son père avant lui, Christian Lode est né à Aragnouet. L'œil forceur, il avertit que son grand-père était originaire d'Azet, le village le plus consanguin de toute la vallée d'Aure : *"Ma folie doit venir de là !"*. Depuis cinquante-quatre ans, ce grand bonhomme au regard tendre habite le même lopin de terre, acquis jadis par ses parents, auprès desquels il a toujours vécu. Il a vu le jour dans la ferme qui jouxte son actuelle demeure, plus spacieuse, où il a veillé sa mère diabétique pendant les sept dernières années de sa vie. Et si ce séducteur avoué ne s'est jamais marié, c'est surtout parce qu'il ignore *"quelle nana pourrait rester... Je raisonne comme un mouflon !"*. Coquin, il avoue adorer les femmes et leur conquête, mais se voit mal embrasser un quotidien commun. Entouré de ses quatre chiens et des six félins qui ont élu domicile dans la "chambre

aux chats" aux murs parme, Christian partage déjà la vie de ses cent dix brebis. Auxquelles il faut ajouter quarante chèvres pyrénéennes, *"les plus belles du monde"*. Commercial de profession et *"berger par passion"*, il concède être *"le marginal du village, indépendant et solitaire, mais qui a besoin du monde autour"*. Il explique qu'il a toujours vécu là parce qu'il s'y trouve *"mieux que partout"*. Cette résidence choisie n'entrave nullement ses périples aériens vers Saint-Sébastien pour y déguster quelques tapas en compagnie d'un aigilleur du ciel de ses amis. Il est même allé courir le marathon de New York. Libre depuis quatre ans, ce danseur noceur revit une jeunesse enfuie de bars en boîtes de nuit. *"Je n'ai aucune envie de me retrouver chargé de famille maintenant..."* Cette volonté ne l'empêche pas d'être en bonne compagnie... À regarder Christian déguster son calva, une phrase d'Oscar Wilde vient à l'esprit : *"Les riches célibataires devraient être lourdement imposés. Ce n'est pas juste que certains hommes soient plus heureux que d'autres."* ■



95 ans,
retraîtée,
Mauvezin

Yvonne

Née en 1913 à Capvern, Yvonne Abadie habite dans une bâtisse plantée à la lisière de Mauvezin depuis 1930. *"C'est mes parents qui l'ont construite. On vivait avec les vaches à côté. C'est elles qui chauffaient la maison."* Sa mère y tenait jadis un petit café à domicile, tandis que son père, facteur, portait faire la tournée. La demeure insalubre a été entièrement rénovée par une communauté de voisins généreux. Elle a pourtant toujours travaillé, comme saisonnière des cités thermales, où l'on était souvent payé de la main à la main. Entre les établissements de luxe, la librairie et l'ancien casino de l'Hôtel de France, elle a exercé *"tous les métiers, sauf le trottoir : j'étais pas douée pour mentir !"* Si son corps n'est plus aussi alerte que jadis, Yvonne a conservé toute sa tête. Elle lit beaucoup, va à la messe le dimanche. Yvonne est l'avant-dernière d'une fratrie de cinq enfants. Sa cadette de un

an est encore en vie. L'aïeule est la seule à ne s'être jamais mariée. Elle a longtemps vécu auprès de sa mère veuve, dont elle a pris soin jusqu'à sa mort, en 1955. Elle a ensuite cohabité avec son frère retraité jusqu'à l'aube des années quatre-vingt. Depuis lors, Yvonne est demeurée esseulée, puis s'est isolée un temps du monde. Elle y est revenue, épaulée par ses amis Claude et Jeannine. Elle raconte ses prétendants du passé. *"Je n'ai pas trouvé ce qu'il fallait. Je n'étais pas parfaite, mais je cherchais la perfection : pas buveur, pas coureur, pas menteur : ça n'existe pas !"* Yvonne s'est même rendue à la foire des célibataires d'Esparrros, il y a belle lurette. Tous les hommes y *"avaient la gorge sèche"* ou étaient trop jaloux pour lui plaire. Elle reconnaît encore qu'elle aurait pu trouver un mari à la campagne, *"mais, pour rester toute la journée à regarder un mur, non merci !"*. La tendresse lui a manqué pourtant, et son absence est *"difficile à digérer"*. Désormais, son fauteuil est entouré d'affections, dont celle d'un chat cœlin qui porte bien son nom. Il s'appelle Roméo. ■



44 ans,
hôtelière,
Gavarnie

Sylvie

Le Compostelle Hôtel offre une vue imprenable sur le cirque majestueux de Gavarnie. Sa propriétaire est une petite femme énergique aux cheveux courts et à la mine ensoleillée. Sylvie apporte à le franc-parler de ceux qui ont tracé leur route à la force des bras et des coups de cœur. Sa maman étant originaire de Provence, elle préviendrait en préambule du métissage qui la distingue des aborigènes de la vallée de Borèges. *Je ne suis pas Toy, moi. Je suis une demi-Toy !*, nuance-t-elle en rigolant. Elle est pourtant née ici en 1963 et héberge son commerce depuis 1987 dans une bâtisse reconstruite sur la maison originelle, propriété de sa famille paternelle depuis 1785... au moins. À Gavarnie, on ne plaisante pas avec les racines autochtones. Citoyenne du monde et randonneuse devant l'éternel, Sylvie aime sa montagne autant que la cordillère des Andes, qu'elle

arpenne depuis plusieurs années. Elle avoue qu'elle envisage même de s'installer pour de bon au Chili. En attendant ce jour, elle adore travailler dans son village natal. *« Ici, c'est un choix. Faut en avoir envie ! Si tu commences à subir le truc, je pense qu'il ne faut pas y rester. Et moi, mon truc, c'est la montagne. »* Sylvie aime partager et n'a rien contre le mariage, mais elle rappelle que *« le fait de passer est problématique pour une femme : tes rapports avec les hommes sont plus difficiles. Tu es en concurrence, c'est pas évident. »* L'indépendance de cette maîtresse demoiselle à la marginalité autoproclamée ne favorise pas la donne matrimoniale, qui se conjugue à un enclavement environnemental et communautaire. Son frère et ses cousines habitent à deux pas, et la famille n'est jamais très loin. Sylvie conclut à propos : *« Moi, c'est comme si j'avais des enfants avec mes parents... Tu n'as pas choisi la communauté. La seule chose qu'on a tous choisie ici, c'est le cirque. »* Vivre à Gavarnie est au-delà de toute valeur, mais cela a un prix. ■



39 ans,
éleveur,
Lescun

François

François est un robuste gaillard de 102 kilos à l'œil malicieux. Propriétaire d'une trentaine de bêtes, il est éleveur, de père en fils. Le troupeau est à l'étable jusqu'en mai, et il faut s'en occuper tous les jours. Aujourd'hui c'est dimanche et c'est pareil : les sept petits veaux n'attendent pas. *« Je suis toujours en vacances, moi ; je me lève quand je veux ! »*, plaisante-t-il dans son bleu de travail, les pieds bien plantés dans ses bottes. François est né à Lescun il y a trente-neuf ans et n'en est jamais parti. Il vit aujourd'hui seul dans la maison de sa mère, avec laquelle il a partagé toute son existence. Jusqu'au décès de Jeanne en 2001, François n'a pas vraiment pensé aux filles et encore moins à se marier. *« Ce n'était pas envisageable tant que ma mère était là. J'étais toujours derrière elle, ou elle toujours derrière moi... enfin, je ne sais pas comment on peut dire ça ! »*

Il s'est *« ouvert au monde »* quand il a pu le faire : à 32 ans et soudain solitaire. Orphelin de père à 9 ans et soutien de famille à 15, cet enfant unique a su dépasser le sentiment de honte longtemps chevillé à son corps solide : *« Chez nous, c'était le bazar. J'avais peur de ce que les gens diraient en voyant l'intérieur. Et puis, je me sentais décalé par rapport aux autres. »* Il a depuis lors ouvert grand la porte de la maison maternelle jusqu'alors close sur le couple mère-fils. Six ans plus tard, *« la solitude est une souffrance »*, et François aimerait que le monde et les mentalités changent. Il déplore que les petits bals d'anton aient disparu et que les villages demeurent clos sur eux-mêmes. La pression sociale et le qu'en-dira-t-on rendent bien des unions impossibles. C'est en partie pour cela que l'idée d'*« avoir quelqu'un, c'est encore inimaginable »*. Sa moue ressemble à une résignation. Le désir est là, pourtant, et bien là. La preuve ? Il sait à quoi ressemble la femme idéale : *« Quelqu'un qui aime le côté simple des choses et la bonne vie. »* ■



59 ans,
retraité
des postes,
Lahitte

Léon

Sur les hauteurs du village de Lahitte, fiché au cœur du paradis des Baronnies, se trouve la maison de Léon Lavit, facteur à la retraite. Depuis 1977, ce petit homme à la peau mate et au regard doux habite seul en sa demeure propre et ordonnée. Elle appartenait jadis à son oncle paternel. Il a restauré sa propriété, située à quelques centaines de mètres de celle qui l'a vu naître, comme ses onze autres frères et sœurs. *"Tous ont dépassé 50 ans et six ne se sont jamais mariés."* Agé de 59 ans, Léon fait partie du lot des célibataires parce qu'il n'a *"pas compris que la jeunesse filait. Et puis ça devient une habitude. À 50 ans, j'ai réalisé que je n'avais rien vu passer"*. Orphelin de mère à 8 ans, il reconnaît qu'une femme a manqué dans sa vie : *"Surtout celle qu'on appelle 'maman'"*. Elevé conjointement par sa grand-mère maternelle et ses tantes

paternelles, il conserve néanmoins un souvenir bienheureux de son enfance à la ferme. Il aime aussi se remémorer sa participation à la révolte de mai 1968 à Paris, où il a vécu pendant sept ans. Depuis son retour au pays à l'aube des années quatre-vingt, il a vu le paysage rural dépérir et *"les villages se faire assassiner"*. Pour tenter d'apporter une petite pierre à sa montagne, il reconstruit avec l'aide d'un compère des cabanes de berger à l'abandon. Il passe le reste de son temps libre à *"donner un coup de main aux frangins à la ferme"*. Sa sœur aînée s'est mariée au village, où, âgée de 70 ans, elle habite toujours la maison natale. De son côté, Léon concocte sa popote et prend soin de son chien, l'inoffensif Volcan. Son seul véritable regret est de ne pas avoir eu d'enfants, car *"ça, c'est une vraie réussite"*. Léon ne se plaint pourtant ni de son quotidien ni de ses voyages, qui l'ont mené de l'Atlas au Tibet. En regardant les clichés de ses périples colorés, il achève avec poésie : *"Je suis né là où j'aurais choisi de naître si j'avais eu à choisir"*. ■